

## Pavane pour une revue défunte

Par Serge Latouche, Professeur émérite d'économie à l'Université d'Orsay, objecteur de croissance

Octobre 2014

Ayant été à l'origine de la revue *Entropia* et en étant, sur le papier, l'actuel directeur de publication, il me revient sans doute de prononcer son éloge funèbre, même si je n'en ai jamais assumé la charge ; peut-être, justement, pour cela.

C'est à dessein que j'ai préféré intituler cette oraison « Pavane » plutôt que *Requiem*. Je pense, en effet, que ce que nous célébrons n'est pas l'enterrement définitif d'un projet de revue d'étude théorique et politique de la décroissance, mais la fin d'une étape qui s'achève par la disparition raisonnable et raisonnée d'une formule conçue par une équipe dont la plupart des membres sont atteints par la limite d'âge. Cette formule-là a fait (et bien fait !) son temps. Faire vivre, tout au long de ses huit années d'existence, une revue ainsi conçue et qui a donné naissance à 16 numéros sous forme papier, est en soi, dans le contexte actuel, un exploit qui mérite d'être salué.

Toutefois, il peut paraître paradoxal de prendre une retraite méritée en mettant la clef sous la porte au moment même où tout à la fois les circonstances historiques rendent le projet de la décroissance qu'elle portait plus que jamais nécessaire et où on assiste à une montée en puissance des idées que nous avons défendues et diffusées et des groupes qui militent pour la réalisation concrète du nécessaire changement que nous n'avons cessé de préconiser.

Sur l'adéquation de nos propositions à la situation historique, il n'est pas besoin d'insister. Nous assistons à l'effondrement de la civilisation de la croissance et l'issue de la crise anthropologique actuelle ne peut être que « décroissance ou barbarie », variante de « (éco)socialisme ou barbarie ». Où les sociétés secouées par les catastrophes de toutes natures (économiques, écologiques, sociales, culturelles et finalement civilisationnelles) présentes et les menaces de celles plus graves encore à venir trouvent en elles les ressources nécessaires pour se réinventer sous forme de démocraties écologiques et conviviales, ou bien sortiront du chaos les pires formes de totalitarismes, si tant est que l'humanité y survive. Le paradoxe, qui n'est pas totalement étranger aux raisons qui nous ont amené à renoncer poursuivre la revue sous la forme antérieure, est que plus croissent les raisons du changement, plus croissent aussi les crispations des pouvoirs économiques et politiques en place (l'interpénétration des deux étant totale) pour ne rien changer et s'enfermer sur un mode schizophrène dans un déni de réalité. En ouverture des 2èmes assises de Technologos, les 12-13 septembre, Jean-François Hérouard signalait qu'en une heure d'émission d'actualité sur une grande chaîne, on avait recensé 200 fois l'usage du mot « croissance », alors qu'il est clair que, au moins pour les pays occidentaux, la croissance (celle des trente glorieuses) est morte et ne reprendra jamais. Il est pathétique d'assister aux querelles de chiffonniers au niveau européen sur des chiffres annoncés de taux de croissance du PIB à 0, 2 ou 0, 5, alors les approximations statistiques et les marges d'erreur sont très supérieures à cela ; sans compter qu'il a été reconnu par le rapport de la commission Joseph Stiglitz, commandité par le gouvernement Sarkozy, que le PIB était un indicateur de la *richesse* très inadapté à la situation actuelle. La conséquence de cet aveuglement volontaire des princes

qui nous gouvernent est que la décroissance, qui avait fait une timide percée dans les médias, se retrouve plus que jamais ostracisée.

Le mot est devenu tabou dans le monde politico-médiatique, y compris chez les verts qui devraient en être les propagandistes naturels, et nos propositions ne sont jamais débattues dans les grands média ni dans les arènes politiques officielles. Cet ostracisme n'est sans doute pas étranger aux difficultés de diffusion de la revue dans le grand public, alors même que grandit dans l'opinion la conscience de la nécessité de sortir de l'idéologie productiviste et de la société de croissance sans croissance, source de souffrances toujours plus grandes.

De la montée en puissance des idées qu'*Entropia* s'est efforcé de propager et des mesures que, dans une moindre mesure, nous avons proposées pour sortir de la misère du présent, nous avons des témoignages nombreux, divers et réconfortants. Le récent forum mondial « degrowth » qui s'est tenu à Leipzig, et qui a réuni entre 2500 et 3000 participants venus du monde entier, avec une forte participation allemande, a été de l'avis unanime un grand succès. A un niveau plus modeste, l'université d'été du mouvement des objecteurs de croissance qui s'est tenu à Cerbère dans les derniers jours du mois d'août et à laquelle j'ai participé, m'a permis de mesurer la vitalité des groupes de réflexion et d'action surtout dans la jeune génération, et de constater, agréable surprise, que la revue *Entropia*, constituait une référence reconnue par plusieurs intervenants.

Les mouvements massifs aux Etats-Unis « Occupy Wall Street » et en Espagne avec les « Indignados » participent aussi à cette vague de fond.

N'y a-t-il pas là toutes les raisons de persévérer et de continuer à publier une revue d'approfondissement théorique et politique des idées constituant un paradigme alternatif à la modernité productiviste occidentale et développer des propositions concrètes précises pour mettre en œuvre des sociétés d'abondance frugale ou de prospérité sans croissance ? Après tout, même si la diffusion de la revue est très restreinte, ses ventes actuelles ne sont pas inférieures à celles de « Socialisme ou Barbarie », la revue phare de Castoriadis qui constitue pour nous une référence, pendant une grande partie de son existence. Il ne serait pas déraisonnable de penser à une reprise de la diffusion dans le futur. S'il y a effectivement toutes les raisons pour ne pas renoncer au combat théorique et politique, il y a, en revanche, des raisons très fortes pour ne plus le mener sous la même forme.

Lorsque le premier avril 2006 (ce n'est pas un gag), nous nous sommes réunis à une vingtaine de *décroissants* dans les sous-sols d'un café parisien pour décider de la fondation de la revue, la plupart des participants étaient déjà de jeunes et fringants retraités. Une de nos obsessions récurrentes tout au long des huit années de notre existence aura été de passer le flambeau à la génération suivante et de recruter des quadras et des quinquas. Sur ce point, en dépit de quelques belles conquêtes, le succès aura été plus que limité. Ce problème auquel ont été confrontés beaucoup de mouvements et d'organisations issus de Mai 68, tient largement au phénomène de la « génération perdue » correspondant à la contre-révolution ultra-libérale initiée par Donald Reagan et Margaret Thatcher dans les années 80/90. Fort heureusement, le mouvement de la décroissance a dès le départ connu un certain succès parmi la génération d'après, ceux qui constituent le gros des troupes des « objecteurs de croissance ». Notre analyse au départ était que sur la base d'un *peuple décroissant* de plusieurs dizaines de milliers de personnes (le journal La décroissance ayant

dans ses beaux jours tiré à 45 000 exemplaires), il y avait place au-dessus des revues amies de bon niveau, plus généralistes, comme Silence, L'écologiste, Nature et Progrès, pour une revue de recherche, pas nécessairement académique, mais plus approfondie, d'étude théorique, politique et poétique de la décroissance, visant à terme 2000 lecteurs, et si possible abonnés. Ce pari-là, nous l'avons perdu. Sans doute, n'avons-nous pas su fidéliser notre lectorat modeste (environ 1000) des premiers numéros, en trouvant le langage adapté. En particulier, nous n'avons pas beaucoup introduit la dimension poétique présente par exemple, dans une revue comme « Chimères ». En faisant la recension du dernier numéro de cette revue sur le thème de « L'herbe », j'ai été frappé de la différence d'écriture, alors que certains de ses contributeurs se réfèrent à la décroissance. Peut-être aurions-nous dû travailler plus la *séduction* et pas seulement la *conviction*. C'est probable, mais étions-nous *formatés* pour le faire ? Telle quelle a été, la revue dans son fond et sa forme reflète ce que nous sommes et nous n'avons pas à rougir du résultat. Grâce à celui qui en a porté le *souci* tout au long de ces années, Jean-Claude Besson-Girard, elle a conservé une belle tenue et servira longtemps de référence. Si le pari a été perdu, ce n'est pas tant pour les petites imperfections incontestables qu'on pourrait lui reprocher, c'est surtout pour deux raisons bien différentes : La crise de la lecture dans les jeunes générations et la crise de l'édition. Parmi les milliers de jeunes qui se battent à Notre Dame des Landes, qui participent à des forums divers et variés, et même regardent de temps en temps le journal ou assistent à une conférence, il ne s'en trouve pas

2000 intéressés à lire une revue trop sérieuse sans doute, voire austère, et encore moins à l'acheter en eussent-ils les moyens. Par ailleurs, la poignée des motivés, surtout des étudiants ou des thésards, pour des raisons financières bien compréhensibles et parce qu'ils sont déjà dans la *culture* numérique, ont pris l'habitude de faire leur marché intellectuel sur Internet. Ce dernier point n'est pas étranger d'ailleurs à la seconde raison : les difficultés de l'édition, la disparition des petites librairies et la crise du livre-papier, toutes choses désormais bien connues, mais dont nos valeureux éditeurs ont été aussi les victimes. Cette redistribution des cartes ne signifie pas nécessairement la mort de toute publication, y compris papier, puisque de petits pays comme la Belgique ou la Suisse réussissent à faire vivre sous la forme journal (Kairos et Moins) des publications qui ne manquent pas d'ambition théorique et politique. Faut-il s'orienter vers une revue en ligne comme beaucoup le font, mais n'est-ce pas contraire à notre éthique ? Faut-il s'ouvrir plus l'international ? Faut-il changer d'écriture, de présentation ? Probablement, y aura-t-il diverses tentatives dans toutes ces directions, et il y a certainement une formule viable à trouver pour la poursuite, à un niveau ambitieux, du combat d'idées à contre-courant. On ne peut que souhaiter bon vent aux jeunes et hardis navigateurs qui prendront la barre.

Il ne s'agit donc pas d'enterrer le projet de cette belle aventure, mais de permettre sa refondation et sa renaissance, tel un phénix, avec des plumes toutes neuves.

Site de la revue Entropia : [www.entropia-la-revue.org](http://www.entropia-la-revue.org) (le numéro 1 est disponible en ligne).